

La Maison Grise

(Suite de la 1ère page)

Les grésils du matin ; lorsque pas (un rayon) Ne perce de ses ors cette compacte (brume.) Que la givre pénètre avec l'air que (l'on hume.) Je te revois en rêve, ô mon beau (Roussillon !...)

J'aligne encore des rimes, la poésie est consolante ; elle me repose. Je vais y revenir pendant quelques jours, car je ressens une grande fatigue, qui m'obligera, si cela continue, à prendre du repos. Ce sera le moment ou jamais de taquiner la muse.

Tu me parles des bizarreries de Josée ; elles m'étonnent. J'ai reçu d'elle une gentille lettre, à laquelle je regrette de ne pouvoir répondre que quelques mots.

Comme je vous l'ai déjà dit, je ne viendrai pas passer les fêtes de Noël avec vous ; aussi, je suis doublement heureux de la perspective que m'ouvre la lettre de maman ; vous allez venir, avec Josée, pour les mille emplettes des trousseaux.

Je n'ai pas besoin de te dire combien je vais m'en donner de taquiner ma petite Marguerite, qui désespère les gens à monocle.

PIERRE.

MARGUERITE A PIERRE

Nous faisons nos malles ; maman a été inquiète de ta lettre, et notre départ est avancé. Josée vient avec nous. Germain la confie à maman ; mais je ne serais pas étonnée de le voir arriver après nous, de crainte que nous ne fassions pas assez bien les choses.

Il nous recommande de ne rien épargner. Ton futur beau-père devient très large. Papa tient toujours à son idée, et veut que mon trousseau se fasse avec celui de Josée. Je suis bien contente de cette occasion qui me permet de voir Toulouse, mais à quoi bon ces préparatifs qui ne serviraient qu'à Ta Guidette ne se marie pas encore, Pierrot, et je crois bien qu'elles ne se marieront jamais. A demain. Je t'embrasse mille fois.

MARGUERITE.

Avant de suivre nos jeunes filles à Toulouse, il nous faut remonter de quelques jours en arrière, lorsque Josée, prise par une migraine subite, est rentrée chez elle, pendant que Dolorès et sa fille se rendaient, accompagnées de Louis Tixador, à l'invitation des Domenech. C'était la première fois que Josée se trouvait seule dans la Maison Grise, par suite du départ de Germain. Mme Tixador aurait voulu laisser Marie près de la jeune fille, en cas de besoin ; mais cette dernière n'était pas bien enchantée, peut-être à cause de "las bruxas" ; et Josée ayant affirmé qu'elle n'était nullement peureuse et n'avait besoin de personne, Dolorès l'avait à regret laissée seule. Toutefois, la sachant souffrante, elle avait chargé la vieille servante d'aller, de temps en temps, voir comment elle allait.

Assise dans sa chambre, Josée travailla longtemps, malgré sa migraine ; elle brodait, elle jetait un semis de marguerites sur un tissu blanc, vaporeux et léger comme les grands flocons que l'on voyait courir le jour dans le ciel bleu. C'était la robe virginale qu'elle devait mettre le jour de son mariage. Dans son armoire, les piles de linge s'étagaient ; des serviettes aux guirlandes merveilleuses, des mouchoirs ajourés comme des dentelles, des entre-deux, des volants, etc., les merveilles naissaient sous ses doigts. Elle brodait toujours, à ses moindres loisirs ; on eût dit qu'elle s'était donné une tâche qu'elle n'achèverait jamais.

Marie, qui vint vers dix heures lui demander si elle n'avait besoin de rien, la trouva penchée sur son travail, sa splendide chevelure flottant sur ses épaules et scintillant sous les rayons de la lampe comme une masse d'or fluide.

—Mademoiselle Josée, vous serez fatiguée ! vous ne voulez donc pas vous coucher ?

—Ne t'inquiète pas, Marie ; je n'ai pas encore fini. Et Marie s'en

était allée.

Un instant après, Josée se leva : elle regarda de sa fenêtre les dernières lumières s'éteindre dans la maison blanche ; la lampe de Marie brilla encore quelque peu au deuxième étage, puis elle disparut aussi ; et celle qui veillait dans la Maison Grise put enfin croire qu'elle était seule à ne pas sommeiller.

Alors, avec une hâte fébrile, elle défit encore les piles de linge, si bien rangées, et découvrit les fers mystérieux qui scellaient l'armoire au mur. Avec des ciseaux, un couteau, elle essaya de les défaire ; le fer résista.

Josée passa dans les salles où Germain mettait ses débars, du côté réservé aux expéditions, et prit quelques outils : mal habile à s'en servir, elle ne put venir à bout de son ouvrage.

Ces deux morceaux de fer devaient bien la gêner pour ranger son linge, car toute sa volonté tendait à les enlever. La sueur perlait sur son front ; elle avait beau raidir ses bras, meurtrir ses petites mains, elle n'arrivait pas. Elle comprenait, maintenant, pourquoi son père n'avait pas voulu réparer l'armoire après l'inondation et pourquoi il avait laissé ce meuble faire tache avec sa base ternie sur les autres, remis à neuf : l'armoire ne pouvait bouger.

Tout à coup, cédant à la fatigue, la jeune fille s'affaissa sur les genoux ; puis ses lèvres s'agitèrent comme pour une prière, ses regards se portèrent sur la photographie de sa mère dont les grands yeux, rappelant les siens, semblaient lui dire : "N'insiste pas, ma fille, n'insiste pas, car on en meurt !" Mais Josée ne comprit pas cette prière.

Elle se releva et, changeant de tactique, introduisit un outil au bout aminci entre le mur et l'armoire. Poussant de toutes ses forces, s'arc-boutant au mur et se servant du fer comme d'un levier, elle poussa, elle poussa... Un craquement se fit entendre. L'armoire céda sous l'effort, et, entraînant Josée jusqu'au milieu de la chambre, laissait voir un trou qu'avaient formé, en se brisant, les planches du fond. Elle démasquait ainsi une porte dont le haut était caché par ce tableau, qui avait toujours intrigué Josée, et sur laquelle les deux morceaux de planche brisée restaient attachés par les deux gros boulons.

Josée essaya d'ouvrir, mais elle eut beau peser de toutes ses forces, la porte ne céda pas. Pas de serrure, pas de poignée, nulle indication pour la faire jouer.

Elle remit alors l'armoire en place, de manière à dissimuler le dégât, rangea les piles de linge, effaça toute trace de ce désordre et, sa lampe à la main, rapporta les outils où elle les avait pris. Pour cela, il lui fallut traverser le couloir au fond duquel se trouvait l'escalier. Était-ce le souvenir des bruits nocturnes qu'elle avait souvent entendus au premier étage, ou, ce soir-là, était-elle en veine de curiosité ? Quoi qu'il en soit, après une légère hésitation, elle monta l'escalier poussiéreux et arriva au premier devant cette porte qui, dans son enfance, l'avait tant intriguée.

C'était la seule qui conduisit aux appartements fermés du premier étage, mais personne ne l'ouvrait jamais ; deux barres de fer la consolidaient et les araignées avaient tissé leurs toiles autour de gond. Il n'y avait pas de doute. Personne ne venait là... Mais alors ?... Et Josée redescendit.

Elle était à peine dans sa chambre que Marguerite et Dolorès, encore en toilette de bal, venaient prendre de ses nouvelles et la trouvaient debout alors qu'elles la croyaient endormie. Deux jours après, Germain arrivait.

Comme par le passé, Josée continuait à broder tranquillement : elle ne marquait rien de son trousseau. Elle faisait des guirlandes, des fets tons, des bouquets, traçant des écussons, mais laissait vide la place des lettres, se réservant, disait-elle, de morquer tout à la fois.

—C'est peut-être pour que je finisse ce que tu auras commencé, comme d'habitude ? disait l'espiè-

gle Marguerite.

Josée se contentait de sourire et continuait :

Elle dut cependant laisser son travail et se préparer au départ. Dolorès, prompt à s'alarmer, craignant qu'une trop grande fatigue ne fût nuisible à son fils, inquiète du ton de ses lettres, avança le voyage projeté, et le 15 novembre, accompagnée des deux jeunes filles, elle prit avec elles la route de Toulouse.

Marguerite, toute joyeuse, s'extasiait devant le paysage et voulait faire partager son enthousiasme à Josée, moins admirative.

Elle s'amusa beaucoup, au départ, des cantonniers qui réparaient la voie et interrompaient leur travail, au passage du train, dans les postures les plus bizarres ; puis les vignes et leurs immenses nappes vertes, tachées de rouille, l'intéressèrent beaucoup.

Ensuite, l'air salin commença à fouetter le visage ; les lagunes de Salces étaient là. Le train passait entre deux eaux. On apercevait, à droite, l'infini de la mer ; à gauche, le lac enserré par de basses collines, une voile rasait, comme un oiseau, la surface moirée : un pêcheur s'enfonçait dans l'eau jusqu'aux genoux ; et, plus près, quelques poissons dont les écailles luisaient au soleil, venaient troubler la calme surface de l'étang, que le vent plissait à peine.

Marguerite ne se lassait pas de ce décor mouvant, jamais pareil ; à Narbonne, on changeait de train. Les jeunes filles achetaient du mistrass, sorte de gâteau renommé dans le pays, et que des bonnes femmes coiffées du bonnet tuyauté des Narbonnaises vendaient aux abords de la gare.

L'aspect changeait encore. La terre devenait montagneuse, rouge, puis la plaine reparait. On apercevait le canal dont la ligne argentée se perdait entre deux haies de peupliers ; de temps en temps, une lourde barque, tirée par de forts chevaux, laissait voir ses flancs rebondis et ses chargements de fûts empilés en pyramides, ou d'oranges, dont la note dorée tranchait sur les couleurs ternes. Le train avançait toujours. Encore quelques peupliers, sentinelle avancées semées de loin en loin ; quelques villages enveloppés de brume ; un mur de cimetière sur lequel des cyprès profilaient leurs ombres noires ; des châteaux semblables à de grandes villas ; puis Carcassonne et des moulins, des moulins qui, de leurs grandes ailes, semblaient faire aux voyageurs des signaux désespérés.

Cast. landary ! Des champs tout jaunes, plus de mulets ni d'ânes ; des bœufs et des pâturages. Enfin, une grande ville, des ponts, des maisons noirs sur le bord de la voie, le canal, des coups de sifflet, un grand brouhaha... c'est Toulouse !

On n'avait pas prévenu Pierre de l'heure d'arrivée. Les voyageuses prirent une voiture, et, vite, vite, rue de la Dalbade.

Voici une lingère, Mme Pintout ; c'est bien là que demeure Pierre.

—Monsieur Tixador, s'il vous plaît ? Et la bonne dame introduit les visiteurs dans une chambre du premier étage, où Pierre, pâle amaigri, assis au coin du feu, enveloppé d'une couverture, tient un livre de droit entre les mains.

—Maman ! Pierre, ! C'est vous ! Entre, José !—Les exclamations se croisent et la jeune fille s'avance, tendant le front à son fiancé.

Après les premières effusions, Dolorès gronde son fils.

—Comment n'as-tu pas dit que tu étais malade ? Méchant enfant ! nous serons venues plus tôt.

—Ce n'était rien, je n'aurais pas voulu vous alarmer pour une légère crise d'influenza ; je me remets, d'ailleurs, et votre venue va me guérir tout à fait.

Mais la mère s'inquiète. Pierre est vieilli, toute sa personne a revêtu un caractère sérieux qu'on ne lui connaissait pas. Dolorès l'observe.

—Es-tu bien soigné ?... Que ressens-tu ? Donne-moi des détails.

Et Pierre, enveloppé de toutes

ces tendresses, raconte doucement comment la fatigue, le surmenage l'ont contraint à garder le lit quelques jours ; il n'a pas voulu les inquiéter pour si peu ; sa propriétaire le soigne très bien. Il est debout depuis avant hier.

C'est l'affaire de deux ou trois jours, au plus ; avant leur départ, il pourra certainement les promener dans Toulouse.

Il s'inquiète de son père, s'intéresse au travail de Germain et sourit à Josée, qui lui tend un bol de tisane que Mme Putous vient d'apporter.

Le breuvage, trop chaud, est déposé sur la commode de Pierre. Un instant après Marguerite vient le prendre et, dans sa précipitation, fait tomber une imitation de Jésus-Christ, dont les coins usés et les tranches dédorées témoignent d'un long service.

Josée se baisse pour la ramasser et tend à Pierre le livre, puis deux fleurs de grenadier, flétries et séchées, que les pages entrouvertes ont laissées échapper. Pierre avance la main, Josée ne peut détacher son regard de ces feuilles décolorées. Enfin, elle lève les yeux et rencontre ceux de Pierre. Le jeune homme pâlit un peu plus ; mais, calme et indifférent en apparence, il jette les fleurs dans le feu. Cette petite scène passe inaperçue.

Il fallut laisser Pierre, et, sur ses indications, chercher un hôtel où ces dames pourraient trouver le confortable voulu.

Le lendemain, comme Marguerite l'avait prévu, Germain arriva. Il laissait décidément sa baratine rouge au fond de quelque malle.

Dolorès revint près de son fils, et les jeunes filles, conduites par le père de Josée, parcoururent les boulevards et les promenades.

Le soir, elle allèrent voir notre étudiant, qui allait de mieux en mieux, et se promettait de les escorter le jour suivant.

En effet, le temps était très doux pour la saison, un pâle soleil d'hiver envoyait ses rayons sur la vieille cité, et le jeune homme put, avec une voiture, accompagner sa famille dans les magasins.

Germain ne trouvait rien d'assez beau. Heureusement, Dolorès le mettait à la raison. Selon le désir de son mari, elle commanda deux beaux trousseaux, dont un pour Marguerite, qui laissait faire, indifférente.

Elles profitèrent de leur séjour à Toulouse pour acheter leurs toilettes d'hiver ; robes, chapeaux, fourrures, elles s'occupèrent de tout. Pierre les accompagna partout sans trop de fatigue, et le lendemain, il leur fit visiter les plus remarquables monuments : l'église Saint-Etienne, la magnifique basilique Saint-Sernin, avec ses cryptes merveilleuses et sa multitude de reliques, le musée, etc...

Mais le feu ne consumait pas ce qu'on lui jetait, dans la chambre de Pierre, où Josée avait emporté dans ses yeux une image qui s'y était imprimée pour longtemps. Sur les sculptures de l'hôtel de pierre, devant le donjon du Capitole, sur les murs du musée comme sur les portes romanes de Saint-Sernin ou sous les voûtes de Saint-Etienne, elle ne vit jamais qu'une chose : deux petites fleurs de grenadier séchées que laissaient échapper les feuillettes d'une imitation.

V

L'hiver fut particulièrement doux dans le midi, cette année là. Pas de neige, pas de pluie, rien que la tramontane dont les rafales courbaient les platanes géants.

Au Vernet, on eût dit que le soleil qui venait caresser les branches des acacias exerçait une action bienfaisante sur Louis Tixador. Doux, presque humble vis-à-vis de Dolorès, sa figure ne se rembrunissait qu'en voyant Germain. Heureusement, ce fait devenait de plus en plus rare ; ce dernier demeurait souvent chez lui en compagnie de Josée, qui travaillait toujours. Il arrivait même que M. Tixador, envoyant chercher son frère de lait, Josée ne savait ce qu'était devenu son père ; ni dans les jardins, ni dans la maison, on ne le trouvait. Il demeurait invisible des heures

entières ; puis, on le voyait sortir de sa chambre le plus naturellement du monde, pendant qu'on se demandait par où et comment il avait pu y entrer.

Marguerite, se trouvant un peu plus seule, allait souvent chez Graciette. On ne voyait plus le trio que les habitants du Vernet connaissaient tant. Josée paraissait fuir ses amies ; elle se tenait à l'écart et ne les rejoignait que lorsqu'elle ne pouvait faire autrement. Marguerite en souffrait, Gracia aussi ; mais, par un tacite accord, jamais les deux jeunes filles ne faisaient allusion à ce changement. Si chacune le déplorait, chacune voulait garder sa peine pour elle seule.

Gracia avait eu beau renoncer en elle-même au seul rêve qu'elle caressait, elle n'avait pu bannir de son cœur l'image de Pierre Tixador.

Les fiançailles de Pierre et de Josée avaient été un rude coup pour elle ; mais la courageuse enfant, un moment abattue, s'était reprise à la vie avec énergie. Elle entourait le Commandant de soins et d'attentions. On eût dit qu'elle déversait sur l'infirme toute la tendresse inexprimée dont son cœur débordait.

Dès que le soleil se montrait, ils revenaient comme autrefois dans les allées de la pépinière ; l'ancien chasseur rappelait ses souvenirs, ses campagnes, avec autant d'entraînement qu'aux jours déjà lointains où il conduisait Graciette enfant.

Ils arrivaient quelquefois jusqu'au cimetière ; mais, depuis longtemps, ce n'était plus à la mère de Graciette seule qu'allaient tous les bouquets ; le curé Jacques en avait sa part, et la jeune fille apportait avec ses fleurs ses regrets et sa reconnaissance pour la mémoire du vieux prêtre.

Gaudrique parlait souvent de son frère, qu'il appelait toujours le saint, et sans Graciette, disait-il, il n'eût demandé qu'à le rejoindre. L'avenir de la jeune fille le préoccupait beaucoup. Il demandait à Dieu de le laisser vivre jusqu'à ce qu'elle fût majeure, afin qu'aucun obstacle ne l'empêchât d'assurer le sort de sa fille adoptive. Mais s'il lui léguait de quoi vivre, elle, à qui la léguerait-il ?

Il comptait jadis sur Louis Tixador. Aux premiers mots, son ami l'avait vivement interrompu : "Pas cela, pas cela, c'est impossible !" Le Commandant n'insista pas. Avant de s'embarquer, le lieutenant Conte avait fait une nouvelle démarche près du vieil officier ; malgré l'estime que lui inspirait le jeune homme, Gracia avait répondu qu'elle ne pouvait l'accepter. Et, sans le souci de l'avenir, le Commandant eût été heureux de ce refus qui lui permettait de garder encore celle dont il ne savait plus se passer.

(A suivre)

Lame Back for Four Months.

Was Unable to Turn in Bed Without Help.

Plasters and Liniments No Good.

This was the experience of Mr. Benjamin Stewart, Zionville, N.B.

TWO-THIRDS OF A BOX OF

Doan's Kidney Pills CURED HIM.

He tells of his experience in the following words: "For four months I was troubled with a lame back and all this time was unable to turn in bed without help. I tried plasters and liniments of all kinds but with no effect. At last I was induced to try Doan's Kidney Pills, and by the time I had used two-thirds of a box my back was as well and as strong as ever and has kept so ever since."

Backache, Frequent Thirst, Seanty, Cloudy, Thick or Highly Colored Urine, Puffing under the Eyes, Swelling of the Feet and Ankles, are all symptoms of kidney trouble that Doan's Kidney Pills will cure.

Price 50 cts. per box or 3 for \$1.25, all dealers, or THE DOAN KIDNEY PILL CO. TORONTO, ONT.

Kodaks!

The continued and increasing in photography is evidence that picture making is NOT a passing fancy, not a mere "fad" it is the natural expression of the human interest in pictures.

Your holiday is not complete without a KODAK. We have them from.

\$1.00 to \$20.00 each

They are so simple in construction and mechanism that a child can work them. Also a complete stock of supplies.

Come in and see them, we will be glad to explain and show them to you.

Catalogues free,

J. A. GOURLIE

Sole Agent Prince County Drug Store.

Every Catholic should read

The Cross

Published monthly at Halifax Price 50 cents per year.

The Cross gives an opportunity for acquiring knowledge which is so badly needed by Catholics in these days, when Catholic doctrines are so much misunderstood. Besides it will keep the Catholic to speak strongly and tell people what they are and what are the doctrines of the church.

7000 Miles.

In a great many Watches, the combined number of revolutions of all their wheels exceeds 180 millions each year, and their combined travel is over 7000 miles.

Railway and other carriages are oiled after every long journey ; some Machines should be oiled whenever used, other machinery often ; and should not the continuously running Watch receive attention in this matter oftener than it does.

We advise that all Watches should be oiled and examined to see if they need cleaning at least once a year ; by this means the liability to wear would be lessened and the Watch give better satisfaction and last longer.

WATCHES, CLOCKS, MUSICAL BOXES, BAROMETERS AND CHRONOMETERS CLEANED AND REPAIRED.

GOLD RINGS ON HAND AND MADE TO ORDER.

E. W. Taylor CAMERON BLOCK CH'TOWN

Society Visiting Cards

We have one of the finest stock of visiting cards on this island. Our stock of Society Visiting Cards surpasses anything imported here to fore.

Embossed society cards at \$1.50 per 100. The prettiest line ever shown. Call or write.

Embossed folders for all purposes. Dance folders in gold and assorted colors. Programmes, Menues, Etc.

Memorial Cards in plain folders, suitable for books or envelopes. Large Memorial Cards suitable for framing. Call and see them.

One of the biggest stocks of envelopes on the Island at from 45 cents up to \$200 blank, add from 75 cents to \$1.50 for printing.

THIS for 1000 lots: Bill-Heads, Note-Heads, Letter-Heads, Notes, Receipts, Statements, Drafts, Shipping Tags, Blank Books, Flat Paper, Cut Paper, etc., one of the finest stock.

Send for our prices you will be surprised. We claim to put up as attractive printing as can be had on the island. Our prices will surprise you.

Address all orders to L'IMPARTIAL Pub. & Printing Co., Limited, Tignish.